

Pierre Reverdy
Veilleur vigilant

André Girard

Number 40, June–July–August 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Girard, A. (1990). Pierre Reverdy : veilleur vigilant. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (40), 60–61.

Pierre Reverdy

Veilleur vigilant

Pierre Reverdy, vers 1950



photo : Mariette Lachaud

Les surréalistes aimèrent en Pierre Reverdy la pureté et la tension spirituelle. L'année 1989 a marqué le centenaire de sa naissance et ce fut l'occasion pour ses éditeurs de rééditer poèmes, écrits sur l'art et la poésie ainsi que recueils d'aphorismes. L'occasion de (re)découvrir cet homme et sa musique d'ombres.

On situe généralement Pierre Reverdy entre Apollinaire et les surréalistes. Mais s'il a certes profité du souffle libérateur apporté par Guillaume Apollinaire, il reste toutefois plus sensible à la fulguration d'un Lautréamont ou d'un Rimbaud. À l'égard du surréalisme qu'il a vu naître, il s'est plutôt accommodé d'une position marginale. En 1924, dans le *Manifeste du surréalisme*, André Breton montre ce qu'il lui doit en faisant sien sa définition de l'image poétique :

L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. Plus les rapports des deux réalités rapprochées seront lointains, plus l'image sera forte — plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique.

Tandis qu'André Breton privilégie l'aspect arbitraire de l'image, Pierre Reverdy met l'accent sur son étonnant pouvoir de vérité. Il désigne par « réalités à rapprocher » les éléments du monde naturel — réalités visibles, tangibles, énumérables — qui doivent se fondre dans la réalité poétique, cette « nouvelle réalité intellectuelle propre à satisfaire en même temps la sensibilité » (*Cette émotion appelée poésie*, p. 59). Reverdy tient à s'affirmer face au monde, quand les surréalistes se veulent les récepteurs passifs des surprises qu'il recèle. L'un se soucie de vérité, les autres se cantonnent dans le ludisme.

Reverdy a eu une grande influence sur les jeunes d'alors. Il a donné à ceux qui l'ont approché un poids de gravité qu'ils n'auraient pas eu sans lui. En somme, Apollinaire, c'était le père brillant, léger, dont on brûle d'égaler les succès et les frasques. Et Reverdy, c'était la mère humble, obscure, vivant de la vie même du cœur. N'a-t-il pas dit de lui dans *Le gant de crin* : « Je suis obscur comme le sentiment » ?¹

Pierre Reverdy est né d'une lignée d'artisans qui travaillaient le bois et la pierre. Il monte à Paris en 1910 et s'installe à Montmartre, rue Cortot. Il fait vite la connaissance des peintres du Bateau-Lavoir : Juan Gris,

Georges Braque et Pablo Picasso. En 1917, il crée, à compte d'auteur, la revue *Nord-Sud*. Profitant des facilités offertes par son métier (il est correcteur d'imprimerie), il la fabrique lui-même et, parallèlement, publie des plaquettes qu'il fait illustrer par ses amis : *Les ardoises du toit* par Braque, *Au soleil du plafond* par Juan Gris. En 1926, Pierre Reverdy prend une décision mûrement réfléchie : il quitte Paris avec sa femme et part pour l'abbaye de Solesmes dans l'intention d'y mener une vie parfaitement chrétienne. Deux ans plus tard, c'est l'échec : il n'a pas trouvé Dieu dans cette vie monacale et doit renoncer à cet idéal de pureté. Il demeure pourtant à Solesmes, où il vivra jusqu'à sa mort en 1960.

L'art de Pierre Reverdy est un art de *présentation*. Un art en contact direct avec la vie qui est sa seule source et dont il propose une synthèse. C'est à cause de cette visée synthétique que Reverdy remplaça la ponctuation par un système de blancs, et infligea à ses œuvres un dépouillement chirurgical. Le quotidien le plus banal est ainsi élevé à la dignité d'un sujet de tragédie.

Le territoire de Reverdy, c'est la rue, la maison, l'escalier, la chambre, la lampe, le fauteuil. L'organisation concentrique des poèmes de Reverdy, tout en énumérations, dénégations et clôtures, évite les chemins tracés pour n'emprunter que les lisières. Reverdy poète fait penser à un homme à qui on aurait bandé les yeux et qui doit retrouver à tâtons son univers familier, soudain menaçant et hostile.

C'est dans cette nuit de labyrinthe et de dédale, dans cette atmosphère de sous-sol et de cave que j'ai choisi, en aveugle dont les yeux sont au bout des doigts, en sourd qui perçoit le froissement de l'air par les flocons de neige ; que j'ai respiré l'odeur âcre des moisissures et filtré l'éther étourdissant des cimes, que j'ai trouvé ma mer, mon ciel d'azur, mon espace sans fin et ma nuit étoilée. (...) Le poète est un faisceau sensible de reflets. Bloc de quartz — il rêve chaque nuit de diamant. (*Le livre de mon bord*, p. 256-257)

De Reverdy, le public d'aujourd'hui connaît moins l'œuvre du penseur que les recueils poétiques ou les écrits portant spécifiquement sur l'art et la poésie. Pourtant, ce que l'écrivain appelait ses *notes* reste la part la plus classique de son œuvre, celle qui semble prête à affronter l'épreuve des années. De son vivant, Reverdy en a publié trois volumes : *Le gant de crin* (1928), *Le livre de mon bord* (1948) et *En vrac* (1956). Ce sont trois livres, et particulièrement les deux derniers, auxquels on peut revenir sans jamais cesser d'éprouver le même sentiment de fraîcheur. Ces textes possèdent une qualité d'expérience intérieure qu'un langage éloigné à jamais des facilités de la rhétorique et des tentations de la virtuosité s'emploie efficacement à sauvegarder.

Il est à espérer que le centenaire de la naissance de Reverdy contribue à le sortir de l'ombre où il est injustement maintenu. De Reverdy le poète, voici les dernières lignes de *Sable mouvant*, écrites peu de temps avant sa mort :

Alors

Je prie le ciel

Que nul ne me regarde

Si ce n'est au travers d'un verre d'illusion

Retenant seulement

Sur l'écran glacé d'un horizon qui boude

Ce fin profil de fil de fer amer

si délicatement délavé

par l'eau qui coule

les larmes de rosée

les gouttes de soleil

les embruns de la mer

(À la rencontre de Pierre Reverdy et ses amis, p. 22) ■

par André Girard

1. Adrienne Monnier, *Rue de l'Odéon*, Albin Michel, coll. « Bibliothèque Albin Michel », 1989, p. 91.

Pierre Reverdy a beaucoup publié. Voici quelques titres : *Main d'œuvre*, Poèmes 1913-1949, Mercure de France, 1964 ; *Le livre de mon bord, notes 1930-1936*, Mercure de France, 1970 ; *Cette émotion appelée poésie. Écrits sur la poésie (1930-1960)*, Flammarion, 1974 et *Flaques de verre*, Flammarion, 1984.